L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 DECEMBRE 1893. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 DECEMBRE 1893.

Le Parlemement des Religions.

C'est certainement, l'Amérique est la terre des surprises. Il y en a eu beaucoup dans cette *Foire du monde* célébrée à Chicago durant les six derniers mois. Mais de tous les spectacles qui y ont été offerts à la curiosité universelle, il n'en est pas de plus nouveau, de plus imprévu et de plus étonnant que celui de ce *Parlement de religions*. Parlement n'est pas bien dit ; car dans ces réunions religieuses d'un genre si nouveau, on n'a ni discuté ni voté ; c'est congrès qu'il faut dire. Ce qu'on y a vu et entendu n'est pas moins digne d'attention ; tout au contraire, et l'on se demande si l'on est en présence d'une tentative sans lendemain, fruit isolé de l'excentricité américaine, ou bien si quelque chose de fécond vient de surgir et si un jour nouveau commence dans l'histoire religieuse et morale de l'humanité.

Quand fut lancée l'année dernière l'idée de réunir en un congrès universel les représentants de toutes les grandes religions qui se partagent encore l'humanité, elle ne rencontra, du moins sur le vieux continent, qu'un sourire d'incrédulité. Ou bien, disait-on, ce congrès ne se réunira point, ou bien on n'y verra que des *déclassés* religieux n'ayant ni autorité ni mandat pour parler au nom des religions invitées, ou bien enfin on assistera de nouveau à la confusion des langues et à l'histoire de la tour de Babel. Tous ces pronostics ont été déçus. La réunion a eu lieu. Des représentants de tous les cultes y ont pris part et l'on ne s'est point disputé. Bien plus, au lieu des anciens anathèmes, on n'a en qu'à enregistrer les manifestations les plus loyales et les plus dignes d'une fraternité religieuse et humaine à la fois.

Ce miracle,—car c'en est un par rapport au passé sinon par rapport à l'avenir,—avait été rendu possible, hâtons-nous de dire, par le tact et l'esprit libéral des organisateurs de cette originale entreprise. La polémique en était bannie par avance et le plus sympathique respect pour toutes les croyances, même pour les plus éloignées de la foi chrétienne, strictement garanti. Chacun des délégués s'était engagé à exposer simplement les doctrines de sa religion et ce que, d'après lui, l'humanité en a pu retirer de profit pratique et d'amélioration morale ou matérielle. Le règlement a été scrupuleusement observé et, chose inattendue peut-être, tous les rapports ou discours conçus à ce point de vue pratique et positif, au lieu de se heurter, ont paru concourir à la même fin et former une grande et admirable symphonie où se traduisait l'unité des aspirations religieuses de toute l'humanité.

Avant de parler aux oreilles et à l'esprit, le congrès offrait un spectacle qui parlait aux yeux. Représentez-vous dans la plus belle salle du palais des Arts de Chicago, devant un auditoire de trois à quatre mille assistants, sur une es rade large et élevée ce groupe de cent cinquante à deux cents prêtres et théologiens, chacun avec son costume religieux et ses insignes caractéristiques, formant une sorte d'arc-en-ciel où sur le fond noir des lévites des clergymen anglais se détachaient la robe rouge du cardinal Gibbon, les soutanes violettes des évêques ses collègues, les robes jaunes ou blanches des brahmines et des prêtres bouddhistes, sans parler de quelques déléguées du sexe féminin qui ajoutaient à la richesse des couleurs du tableau sans en troubler la sévère harmonie. Ce fut un moment solennel que celui de l'ouverture de ces réunions publiques quand, avec l'assentiment de tous les congressistes, le cardinal Gibbon se leva et inaugura les travaux du congrès en récitant à haute voix le *Pater*. Consultés auparavant, tous les congressistes avaient accepté la prière du Christ comme pouvant servir de prière universelle à ce congrès. Toutes les religions ne donnent-elles pas à leur Dieu le nom de Père, et toutes ne prêchent-elles pas ou ne demandent elles pas le pardon des injures et le triomphe de la fraternité et de la justice ?

Pendant dix-sept jours, ces réunions se renouvelèrent et l'intérêt, loin de se ralentir, allait grandissant jusqu'à la fin. On a successivement entendu les rapports ou discours de cinq ou six prêtres japonais sur le shintoïsme et le bouddhisme de leurs pays, deux trois mandarins sur le culte chinois à Pékin à Shangaï et sur la religion de Confucius, deux ou trois représentants (l'un d'était rien moins que le frère du roi de Siam) du bouddhisme de l'Indo-Chine et de Ceylan, qui ont raconté ce que les bonzes divisés en Hinayana et Bouddha, les mines fort distingués ont fait l'apologie du brahmanisme, en commentant cette parole des Védas : "Je suis, dit le Seigneur dans toute religion, comme le fil invisible dans un collier de perles. Après les représentants de l'hindouisme orthodoxe, on a entendu les apôtres du Brahma Somaj, cette société de Dieu fondée en 1830 pour réformer la vieille religion populaire. Les Parsis, les musulmans ont eu leur tour. Le judaïsme, représenté par douze délégués, rabbins ou savants, a fait très haute figure. Après avoir rappelé ce que la civilisation doit au judaïsme, M. Lyon, de l'université de Harward, a rendu un solennel et religieux hommage au fondateur du christianisme, à Jésus de Nazareth, "le dernier et le plus grand des prophètes."

Deux haute dignitaires, l'un au nom de l'Eglise grecque, Mgr Latas, archevêque de Corfou, et Mgr Ireland, de l'Eglise catholique, ont dignement répondu à cette attitude par des paroles d'une chaleureuse sympathie pour Israël.

Il faut enfin arriver aux prélats catholiques romains. Leur seule présence dans un tel congrès était déjà fort éloquente. Leurs discours l'ont été plus encore. Il y avait eu une ou deux manifestations du vieil esprit de domination et d'intransigeance. Mais elles ont été comme emportées et noyées dans un courant d'esprit large et de chrétienne fraternité, déterminé surtout par les paroles chaudes et enthousiastes du cardinal Gibbon, de Mgr Ireland.

Tout cela paraîtra fort nouveau et fort surprenant à la vieille Europe ; tout cela n'est cependant que le fruit naturel de trois siècles de progrès politique, de science impartiale et de relations chaque jour plus fréquentes entre les hommes. Les barrières religieuses tombent avec toutes les autres. La religion ne s'étend pas ; au contraire. Rien n'était plus sensible ni plus saisissant que l'intensité du sentiment religieux universel éclatant dans toutes les langues du globe, comme aussi dans les applaudissements de l'auditoire. Non, la religion ne s'étend ni ne s'étend toutes les forces de la nature ; mais les formes religieuses ne le sont pas.

Pourquoi, dira-t-on, ces choses sont-elles possibles dans le nouveau monde et si incroyables dans l'ancien ? L'explication de ce contraste tient à la différence du régime que la religion aux Etats-Unis a rencontré dès l'origine. En France, par exemple, la religion n'est pas une affaire individuelle, mais une affaire sociale et d'Etat. En Amérique, elle n'est pas affaire de l'Etat, mais uniquement affaire de l'individu, chose intime et relevant uniquement du for intérieur de chacun. Séparée de l'Etat, l'Eglise catholique, n'en prospère pas moins, mais elle prend nécessairement son appui dans la masse même des fidèles, et forcément elle sait l'inspiration populaire pour rester en constante harmonie avec le peuple. De là lui vient, avec le succès, cette allure libérale, confiante, hardie, humaine qui donne au catholicisme américain l'air d'une Eglise vraiment nouvelle. Pour la foi religieuse, le secret d'arriver à être universelle, c'est tout d'abord de devenir individuelle et purement subjective. La sympathie religieuse qui rapproche les hommes naît et se développe dans la juste mesure où elle abdique ses prétentions politiques et sociales, et cessant d'attenter à la liberté des hommes cesse également de défourir ou les armant les uns contre les autres.

—Les meilleurs faux d'artifice et le plus vaste assortiment, à bas prix, chez Ph. W. Dielmann & Cie, rue Tchoupitoulas, 29 et 31.

FOR DYSPEPSIA,
Indigestion, and Stomach disorders, use
BROWN'S IRON BITTERS.
All dealers keep it. $1 per bottle. Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MYSTÈRE.

(Suite.)

Je viens de vous le dire, j'avais douze ans, et je me souviens d'elle comme si c'était aujourd'hui.

Son absence devait durer deux mois, elle a duré deux ans.

Quand elle est revenue, un bizarre phénomène s'était produit. Sybil, moi, tous nos domestiques, notre marraine, Mme Jacobsen, dont vous avez souvent entendu parler, tout le monde a reconnu maman et lui a fait fête ; France, seule, n'a jamais voulu l'embrasser et a toujours nié que ce fut elle.

André fut saisi violemment.

—Comment ? dit-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

—Attendez, fit Thérèse, je n'ai pas fini. A toutes les caresses, à toutes les protestations de la comtesse de Rochebelle, France, butée, a toujours répondu avec l'entêtement que vous connaissez, mais alors doublé d'une colère sans nom :

—" Allez-vous-en, vous n'êtes pas maman."

Le soir même une fièvre cérébrale l'a prise.

Notre mère et Sybil l'ont soignée avec le même dévouement.

On pensait que sa fièvre passée, ce qu'on prenait pour sa folle passerait aussi.

Pas du tout.

Alors, comme elle persistait dans sa répulsion, Sybil est allée chercher Mme Jacobsen, notre marraine, laquelle avait toujours eu un très grand empire sur France.

La baronne, quoique prévenue par Sybil des idées de ma sœur, a parfaitement reconnu notre mère qu'elle avait vue grandir et qu'elle adorait.

Alors elle a raisonné France, et lui a imposé de reconnaître maman et de renoncer à toutes ses extravagances.

Ma sœur s'est soumise en apparence, mais elle est resté d'une froideur de glace avec la comtesse de Rochebelle, et on voyait bien, on voit encore qu'elle n'a jamais renoncé à son idée.

—C'est bien bizarre, cela, en vérité, murmura Dangely. Et vous, mademoiselle Thérèse, qu'avez vous pensé ? Qu'avez-vous fait ?

—Oh ! moi, j'ai pensé que France divaguait et j'ai aimé maman après son retour, comme je l'avais aimée avant, c'est-à-dire à la folie.

Du reste, elle était la même, aussi affectueuse et aussi tendre avec nous que par le passé.

Elle n'a pas tardé, cependant, à transformer sa vie et notre maison.

Autant jadis, elle sortait peu, se consacrant entièrement à nous, autant maintenant elle nous abandonnait à Sybil, courant le monde et les fêtes, restant quelquefois des journées entières sans nous voir ailleurs qu'à table.

J'ai pensé que c'était l'opposition cette qu'elle trouvait chez France qui était cause de cela, et longtemps, j'en ai voulu à cette petite, d'éloigner ainsi de nous notre mère.

D'autant plus, qu'à mesure que je grandissais la comtesse paraissait très fière de moi, et m'amenait partout avec elle, m'entraînant à toutes les fêtes qu'elle donnait, et elle ne s'en cachait pas, à l'influence de Sybil et de France.

Mais par un phénomène bizarre, cette intimité, qui d'abord avait ravi mon cœur, ne tarda pas à creuser des abîmes entre nous.

—Pourquoi ? demanda André.

Thérèse rougit profondément.

—Je vais essayer de vous l'expliquer, mon ami, dit-elle, quoique cela me gêne beaucoup, mais je sens que vous devez tout savoir.

Eh bien ! dans la conduite, dans les manières, dans les nouvelles idées de la comtesse, idées qu'elle ne se gênait pas de manifester devant moi, je trouvais une foule de choses qui me choquaient horriblement. A trois ou quatre ans de distance, je me souvenais mon cœur clipes et de la morale de maman autrefois.

Quelle différence !.... Était-il donc possible qu'elle eût changé à ce point ?

Au départ du premier secrétaire de pays, il y avait eu des histoires très graves à la suite desquelles Mme Jacobsen n'avait plus voulu revoir chez nous.

France seule continuait à aller au faubourg Poissonnière, tandis que moi, qui avait pris hautement parti pour maman, je n'allais plus chez la baronne qu'une ou deux fois par an, et encore avec Mme de Rochebelle.

Mme Jacobsen était la seule à qui, à cette époque, et même plus tard, j'eusse pu ouvrir mon cœur. Car, à aucun prix, je ne l'eusse fait avec Sybil et France que je sentais très prévenues toutes les deux.

Avec le caractère que j'ai, je fus alors la plus malheureuse des créatures, d'être obligé de renfermer mes froissements et mes douteurs au fond de moi-même.

Je me contins cependant, prenant tout cela pour de mauvaises pensées et essayant de les surmonter.

Mais un jour Mme de Rochebelle se livra devant moi à des excentricités de conduite telles que, en dépit de toute ma volonté, la même idée douloureuse et obsédante s'empara de moi : Je pensais au bizarre entêtement de ma sœur, à cette conviction qu'elle avait eue dès le premier regard et qui ne s'était jamais modifiée, on le voyait ; à cette conviction que Sybil elle-même peut-être partageait aujourd'hui, sans en parler jamais et alors je songeais :

Et si France avait raison !....

Si ce nouveau avait, en effet, changé notre mère !....

D'abord j'essayai de me dire que j'étais folle, qu'il n'y a point sur terre deux créatures à ce point identiques et semblables ; mais en dépit de mes raisonnements le doute revenait, et une voix intime me disait :—Une mère, une vraie mère, quoi qu'elle fasse, respecte sa fille.

Et un abîme s'est creusé entre nous.

Et avec mon caractère, ne l'aimant plus, je me suis mise à la détester furieusement.

Alors je suis devenue la plus malheureuse personne qui soit au monde.

Mon désespoir n'a plus connu de bornes, et pour m'étourdir je me suis mise à faire toutes les folies possibles, luttant avec soin le monde, me révoltant, indépendante et désagréable avec tous, ne me plaisant qu'ici, parce que dans ces campagnes où j'ai été élevée, en les parcourant seule du matin au soir, je m'affranchis d'un contact que je ne puis plus supporter !....

En achevant ces paroles, elle laissa familièrement tomber sa tête sur l'épaule d'André et éclata en sanglots.

Le jeune homme, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre raconter, n'eut plus qu'une idée, ramener un peu de paix et de calme dans cette pauvre âme si cruellement éprouvée.

Mais il avait vingt six ans à peine, sa jeunesse remplie par de grandes douleurs, on de profondes préoccupations, avait été d'une austérité absolue.

Sentir passer sur son cou le souffle tiède de cette belle fille sanglotante, qu'il adorait déjà, le bouleversait jusqu'aux entrailles.

Néanmoins, il fit un suprême appel à sa volonté et ce fut avec un calme relatif qu'il balbutia :

—Voyons, chère petite, ne nous montons pas la tête.

Mme de Rochebelle, pour une raison au pour une autre, peut être même sous l'empire de douleurs intimes, peut avoir vu son caractère se modifier.

Mais quelle absurdité d'aller croire qu'elle n'est pas votre mère lorsque physiquement tout le monde la reconnaît !.... Deux ressemblances aussi parfaites que celles qu'il aurait fallu pour nous tromper tous n'existant qu'entre sœurs jumelles. Or, votre mère n'en a pas eu, n'est-ce pas ?

—Non, jamais.

—Eh bien ! alors, ne vous créez pas des idées aussi fausses qu'impossibles. Dites-vous simplement que le caractère de la comtesse a beaucoup changé, et qui sait si des causes extrêmement douloureuses ne sont pas au fond de ce changement-là ?....

Je vous le dis

notre entretien,—nous n'avons pas le droit de juger nos parents,—leurs erreurs dussent-elles briser nos vies.... ajouta-t il tandis qu'un soupir particulièrement douloureux s'échappait de sa poitrine.

Avec une incomparable dignité, il ajouta :

—Nous n'avons vis-à-vis d'eux que des devoirs. Croyez moi, remplissez le vôtre, remplissez-le tout entier et vous verrez comme vous serez heureuse et en paix avec votre conscience.

En entendant ces honnêtes paroles, Thérèse se sentait tout autre. On ne lui avait jamais parlé ainsi.

—Vous le voyez, dit elle, avec un sourire qui éclaira son visage tout baigné de larmes, comme le premier rayon de soleil éclaire le calice encore mouillé des fleurs, vous le voyez, j'avais raison de vous demander d'être mon ami.

Est-ce que vous voudrez, de temps à autre, me redire encore de ces bonnes choses qui me donnent tant de courage ?

—Je le veux bien, mais à une condition : c'est que vous le mériterez en étant très sage et très douce.

Elle ne se révolta point, elle qui, ce pendant, se cabrait si vite, et avec un doux sourire, elle répondit :

—J'essaierai.

Elle essaya, en effet, mais cela n'alla pas tout seul, et souvent en présence des caprices de Nadine, ou de certaines imprudences de langage et de conduite qu'il n'admettait pas Thérèse, se révolta t elle ouvertement ! Et il y eut alors entre la mère et la fille des *rôdées* qui prouvaient que l'animosité qui existait entre elles pouvait peut-être pendant quelque temps se recouvrir de cendres, mais s'éteindre.... jamais.

Dans ces moments-là, Thérèse, toute frémissante, accourait vers André, et avec des exclamations éperdues, des sanglots, des ardeurs de passion qui allumaient tout le sang du jeune homme dans ses veines, elle lui faisait ses confidences.

Lui, cherchait à se contenir d'abord, à la calmer ensuite.

Les deux choses étaient également difficiles; néanmoins comme il avait une volonté de premier ordre, et qu'il savait trouver les paroles qui allaient au cœur de Thérèse, il y parvenait.

Cependant, comme André Dangely était un homme d'honneur ayant avant tout une conscience très susceptible, un jour il descendit au fond de lui-même, et il trouva que lui, sans situation et sans fortune, il ne faisait pas une chose délicate en aimant et probablement en se laissant aimer par une jeune fille aussi riche que Mlle de Rochebelle.

Noble, il l'était autant que Thérèse, car il était très authentiquement le marquis de Saint Jean d'Angély. Il avait pour son père, et, lorsque la misère était venue frapper à sa porte, il avait renoncé à son titre et à son nom trop pompeux pour n'en garder que la dernière partie, et encore sans apostrophe.

Mais il n'avait pas de fortune ; et sans même rien connaître du testament de José de Santa-Cruz qui laissait Thérèse une riche héritière à la mort de son père, il voyait bien au train de la maison quelle fortune devait être réservée à celle qu'il aimait.

Alors il se dit :

—Je l'aime comme un fou. Elle est si belle, si adorablement bonne et intelligente que je vais l'aimer chaque jour davantage.

Avant que cette passion ne m'ait enlevé la force d'agir comme je dois le faire, il faut que je parte.

Il allait peut être mettre son projet à exécution, lorsqu'il s'aperçut que la santé de M. de Rochebelle s'altérait visiblement, et était faite pour donner d'assez sérieuses inquiétudes.

Christian, en effet, avait considérablement grossi, son visage était constamment congestionné, tout exerce lui répugnait, et des qu'il s'asseyait en chaque part, un lourd sommeil le prenait.

André seul, qui continuait à avoir beaucoup d'empire sur lui, pouvait le faire sortir dans le parc et le forcer à prendre l'air.

—Puis je le quitter dans l'état où il est ? se disait-il maintenant, en proie à une très grande angoisse....Non, ce n'est pas possible.

Et comme pour rassurer sa conscience, il ajoutait :

—Du reste à Paris, je reprendrai ma vie de l'au passé, et là comme il n'y aura plus la même intimité avec Mlle de Rochebelle, je me tiendrai à le préserver du danger n'existera plus.

A Paris, en effet, André déclara vouloir recouvrer sa liberté, et ne parut plus ni à la table, ni aux soirées de famille.

Mais les malaises de Christian ne diminuaient pas, et ce fut alors Thérèse qui, sous toutes sortes de prétextes, allait à chaque instant chez son père pour savoir, disait-elle, comment il se trouvait.

Là, elle rencontrait André, elle lui parlait ; souvent, elle laissait tomber un petit bouquet de violettes d'un sou.

Ainsi tout qu'elle était partie, le jeune homme le ramassait, le serrait précieusement sur sa poitrine ; quand il était seul, il le couvrait de baisers.

Dans tous les cas, il avait du bonheur pour toute une journée.

L'intimité était moins grande qu'à Rochebelle, c'est vrai ; mais ce qu'André appelait le danger augmentait chaque jour par l'obstacle même qu'il voulait se placer entre Thérèse et lui, et qui avivait jusqu'au délire le caractère indépendant de la jeune fille.

Pour essayer de se dominer, cependant, elle continuait de travailler avec Sybil, mais elle avait les nerfs à fleur de peau, et pour un rien, elle envoyait promener sa sœur et son institutrice, tandis qu'avec Nadine, il y avait des scènes plus terribles que jamais.

Sa seule distraction était d'accompagner son père à la promenade quand il faisait beau, soit sur l'esplanade des Invalides, soit aux Tuileries.

Et encore Thérèse n'aimait ses promenades une parce que le comte ne savait pas sortir sans s'appuyer au bras de son secrétaire.

Nadine, qui ne s'occupait plus de ses filles, ne trouva rien à redire à ces sorties-là, et Sybil était trop bonne pour ne deviner le véritable motif ou pour blâmer Thérèse de remplir son devoir filial, que France, du reste, accomplissait de temps en temps à son tour.

Une après-midi, où ils étaient assis tous les trois sur un banc au soleil, et que Christian sommeillait entre André et Thérèse, une jeune femme, une ouvrière, s'assit familièrement à côté de Mlle de Rochebelle.

Elle était nu-tête, avec des cheveux très beaux et admirablement arrangés. Sa mise simple était d'une propreté et même d'une élégance rare. Elle portait un superbe enfant suspendu à son cou.

—Pardon, madame, si je m'assois à côté de vous, dit-elle à Thérèse, mais ce mioche là pèse comme le diable. Je crois, ma parole, qu'il devient en plomb Et avec ça, que je viens de faire une trotte !....

Est ce que vous avez des enfants, vous, madame ?

Thérèse rougit. Evidemment on la prenait pour la femme d'André.

—Non, dit-elle, avec un sourire heureux ; mais ça viendra !.... ajouta-t-elle en jetant un regard tiède doux à André.

—Il n'y a peut être pas bien longtemps que vous êtes mariée non plus, car vous n'avez pas l'air vieux tous les deux. Mais les petits arriveront, allez !.... Vous êtes au trop beau couple....Ça serait joliment dommage si vous n'en aviez pas !

Elle parla encore très familièrement de toutes choses et Thérèse, heureuse comme elle ne l'avait jamais été, l'écoutait, le cœur bondissant, et les yeux plus brillants que des escarboucles.

Ainsi, c'était vrai, elle pourrait être sa femme !.... Pendant un instant, elle se figura même qu'elle l'était.... Quel calme alors fut le sien !....

Elle descendit en son âme.... Oui, c'était bien là qu'était le bonheur pour elle.

Et son, ayant pu le trouver, elle le cueillit.

Christian dormait toujours. André n'avait pas perdu un mot de la conversation. Il paraissait rayonnant et heureux.

Ce jour-là, Mlle de Rochebelle fut avec tous d'une douceur exceptionnelle.

Le soir, ayant pu le trouver rencontré André elle lui tendit la main et la lui serra sans un mot, mais d'une pression si chaude que le jeune homme, bouleversé à rendre l'âme, se dit :

—Ah ! cette fois-ci, c'est bien fini, il faut que je parte !....

X

GRUELLE DÉCEPTION.

Le printemps était tout à fait venu et dans une éclosion superbe l'avrilée éclatait en bourgeons dans les arbres, faisait chauds et tièdes les rayons du soleil, rendait l'air d'une sérénité et d'une douceur presque estivales, mettait de la joie et de la gaieté partout.

—Il faut partir le plus tôt possible pour Rochebelle, avait dit le docteur Désormeaux, et là, loin de toutes préoc-

cupations, de tout travail, avec de l'exercice et un régime sévère, l'état de M. de Rochebelle se modifiera sans doute.

Nadine, de fort mauvaise humeur de quitter si tôt Paris, déclara qu'elle confierait son mari aux soins de ses deux filles et de son secrétaire, et qu'elle ne viendrait que plus tard rejoindre sa famille.

Cependant, avant de les laisser partir ainsi, elle alla trouver Christian et lui annonça qu'elle avait de graves choses à lui communiquer.

—Mon ami, lui dit elle, notre fille aînée m'a souvent été demandée en mariage. Je ne vous en ai pas parlé parce que je n'estimais pas que la chose fût sérieuse et en valût la peine ; mais aujourd'hui il se présente un parti superbe et qui vous permettra d'établir Thérèse sans faire l'abandon d'une portion des jouissances que vous avez, lesquelles sont nécessaires à notre train de maison.

Depuis longtemps déjà le comte de Rochebelle était habitué à ne voir que par les yeux de sa femme, à ne penser et à n'agir que par sa volonté ou sous son instruction.

—Voyons le parti ? dit-il.

—C'est M. de Combremont, d'une très vieille famille de magistrats, magistrat lui-même puisqu'il est à trente ans juge d'instruction au parquet de la Seine ; et, colossalement riche, ayant, comme aîné de la famille, hérité de plusieurs oncles et de plusieurs tantes.

Thérèse aura vingt ans dans quelques mois, les âges sont en parfaite convenance, et M. de Combremont éprouve pour votre fille une passion qui lui fera accepter rien qu'avec les seuls droits qu'elle aura plus tard, le plus tard possible, espérons-le,—à la fortune de don José.

—Est-ce que Thérèse accepterait ce projet d'union ? demanda Christian.

Les sourcils de Nadine se froncèrent.

—Je l'espère bien, dit-elle. Et, dans tous les cas, je ferai tout ce qu'il faudra pour le lui faire accepter.

Une lueur mauvaise, en prononçant ces paroles, avait passé dans les yeux sombres de la comtesse.

Christian, qui avait horreur des scènes, maladif et apathique comme il l'était, ne demanda pas d'explications à sa femme. Il se contenta de lui dire :

—Dans l'état d'exaspération où Thérèse et vous vous êtes mutuellement l'une contre l'autre je vous conseille, si vous voulez réussir, de ne pas lui parler directement de cette chose-là.

—Alors, qui voulez-vous que j'en charge ? Car, vous ne voulez pas vous en occuper, évidemment.

—Je ne le peux pas, ma chère amie, je suis trop fatigué ces jours-ci.

—Oh ! vous seriez bien portant que ce serait tout comme. Mais passons....

France me hait encore plus que sa sœur. Alors qui pourrait mener à bien cette délicate mission ?

—Mais vous oubliez Sybil, ma chère amie, Sybil qui vous est toujours dévouée, qui qu'on en dise. Elle a son caractère et en vaut bien un autre, et seule dans la solitude de Rochebelle, elle pourra peut-être, cet été, arriver à bonne fin.

—Vous avez raison, Christian, fit Nadine, qui venait de réfléchir et, avant votre départ, je veux m'entendre avec Sybil.

Depuis que les salons de Mme de Rochebelle étaient ouverts, on des plus assidus à les fréquenter avait été Maurice de Combremont.

C'était un esprit d'élite, d'une exceptionnelle noblesse, d'une bonté, d'une délicatesse de tact presque féminine.

Mais il n'avait avec cela aucune des qualités brillantes qui posent un jeune homme dans un salon.

Timide à l'excès, il se repliait sur lui-même, et comme toutes les personnes qui sentent profondément il ne parlait jamais de ses sentiments ni de ses impressions.

Aucun magistrat au Palais ne donnait une si considérable dose de travail que lui, et ses affaires étaient à coup sûr les plus consciencieusement étudiées et les plus activement conduites, mais dans le monde il n'avait l'esprit ni brillant, ni léger, et on le voyait venir peu.

Thérèse causait rarement avec lui, mais l'estimait profondément.

Sybil au contraire passait des soirées entières assise à ses côtés, savourant les charmes d'une conversation extrêmement intéressante, quand sa timidité naturelle n'empêchait pas M. de Combremont de se montrer tel qu'il était. Sybil ne se trompait de la très grande sympathie qu'elle avait pour lui.

Peu à peu, il avait été reçu un peu plus avant dans l'intimité de la famille de Rochebelle, et il avait pu voir voir Thérèse de plus près.

Et depuis, il ne l'avait jamais osé le faire, et quant le hasard de la conversation le forçait à répondre à la jeune fille, il était rare qu'il ne restât pas court au milieu de ses phrases.

Mais sous ses paupières mi-closes, il la dévorait des yeux. Il l'admirait, il la trouvait mille fois plus belle que le jour. Il avait appris que Thérèse était jadis une musique qui le faisait tomber en extase. Cette nature Créole, passionnée, enthousiaste, jalouse, injuste quelquefois, mais toujours franche et loyale, qui adorait France, la dévorait de caresses, la comblait de regards tendrement doux et lumineux pour foudroyer un instant après Mme de Rochebelle de son mépris, à la plus légère excentricité de conduite de Nadine, tout cela lui semblait le fait d'une créature privilégiée, capable de choses exceptionnellement grandes, bonnes ou mauvaises.

—Celle-là n'est pas banale, se disait-il, et bien heureux sera celui qui éveillera son cœur !

Nadine fut la première à remarquer la passion du jeune magistrat ; elle l'encouragea et un jour qu'il était dans un moment de désespérance absolue, elle lui parla la première des projets entre Thérèse et lui.

Maurice de Combremont faillit devenir fou de joie.

—Est-ce bien n'est possible ? murmura-t-il éperdu. Moi ! le mari de Thérèse !.. Qu'ai je donc fait pour être digne de ce bonheur-là ?....

Mme de Rochebelle eut un sourire énigmatique.

—Ne cherchez pas encore victoire, mon cher ami, dit-elle. Je désire vivement vous avoir pour fils ; mais il y a bien des obstacles à surmonter, ne vous le dissimulez pas.

Maurice crut que la vie l'abandonnait.

—Thérèse aimerait-elle ailleurs ? balbutia-t-il éperdu.

—Non, affirma Nadine, je ne le crois pas.

—Alors si vous, si M. de Rochebelle, êtes pour moi, quel obstacle pourrait-il exister.

—Thérèse n'est pas une fille ordinaire. Elle est avant tout éprise de son indépendance.

Avec moi, elle est extrêmement contrariante depuis quelques temps. Cependant, espérez, je vais me dévouer corps et âme à votre bonheur.

—Et moi, dans la comtesse, je serai toute ma vie votre obligé de ce que vous allez tenter.... et quel obligé, grand Dieu !....

Que vous réussissiez ou que vous échouiez, vous n'aurez pas au monde de serviteur plus éternellement dévoué et reconnaissant que moi.

Les yeux de Nadine eurent un éclair que M. de Combremont ne vit pas.

La comtesse suivit le conseil de son mari et alla trouver Sybil.

Mlle Andrew était avec France.

—J'ai une communication à te faire, dit Nadine en entrant et un service à te demander.

A ces mots France se leva et fit mine de son allier.

—Reste, lui dit la comtesse, tu n'es pas de trop et si tu veux, tu pourras m'être utile, toi aussi.

La jeune fille se rassit comme elle s'était levée, en prenant cette physionomie glaciale qu'elle avait chaque fois qu'elle était en présence de sa mère.

—On nous demande Thérèse en mariage, dit aussitôt Nadine ; mais si je lui en parle, elle refusera à coup sûr. Aussi comme l'affaire me paraît extrêmement avantageuse sous tous les rapports, je viens vous demander à toutes les deux si vous ne voudriez pas, dans l'intérêt même de Thérèse, l'amener à consentir à cette chose-là.

France restait semblable à un marbre, aussi immobile que si elle eût été seule dans la pièce.

Sybil avait levé la tête.

—Peut on savoir le nom de ce prétendant, demanda-t-elle.

—C'est M. de Combremont.

—Le juge d'instruction ?

—Lui-même.

—Mais tu as raison, Nadine, s'écria miss Andrew ravie. Cette alliance est tout à fait convenable. M. de Combremont est l'homme le meilleur et le plus honorable que je connaisse, avec un esprit d'une élévation toute particulière.

—Alors tu espères réussir ?

—A quoi ? demanda France un peu hautaine.

—Mais à faire épouser M. de Combremont à ta sœur, s'écria Nadine.

—Ma sœur est à un âge où l'on sait ce que l'on a à faire, dit France très calme, mais les yeux comme un peu plus brillants qu'à l'ordinaire. Certainement Sybil lui soumettra votre projet, mais elle lui laissera aussi toute liberté d'agir, c'est dans son caractère. N'est-ce pas, Sybil ?

Miss Andrew avait pour France une adoration trop absolue, une trop grande confiance dans la prévoce raison de son élève pour dire autrement qu'elle.

—Oui, dit-elle, c'est bien, en effet, de cette façon-là que j'agirai.

Nadine s'impatienta tout à fait.

—Des mots, s'écria t-elle, M. de Combremont demande Thérèse en mariage et il faut qu'elle l'épouse.

France fixa un instant la comtesse de ses grands yeux scrutateurs et profonds.

—Il faut ?.... répéta t-elle avec un calme extraordinaire. Et pourquoi *faut-il ?*

Sous ce regard si étrangement fixe, devant cette impénétrable physionomie de jeune fille, effrayante parce qu'elle n'avait jamais dit ni ce qu'elle savait ni ce qu'elle pensait, Nadine se trouble et hésita l'espace d'une seconde. Mais la colère l'emporta.

—Parce que Thérèse est une méchante, s'écria t-elle enfin ; que sa conduite vis-à vis de moi, sa mère, est inqualifiable ; que l'existence qu'elle nous fait à tous dans la maison est insoutenable, et que moi je ne veux plus la supporter.

Or, comme je ne peux pas quitter ma maison, c'est à elle de s'en aller.

Une occasion se présente ; la première impression de Sybil elle même a été qu'on ne pouvait pas trouver mieux ; alors il *faut* que Thérèse accepte et nous débarrasse d'elle.

France n'avait cessé d'attacher sur sa mère ses mêmes yeux scrutateurs et froids.

De nouveau, Nadine éprouva une gêne insurmontable.

—Pardon ! s'écria-t-elle tout à coup, si tu savais comme je souffre de tout ce qui se passe ici.

C'est si cruel pour une mère telle que moi surtout !

Ah ! Sybil, Sybil ! tu sais bien cependant comme je les ai aimées, comme je les ai veillées et soignées quand elles étaient toutes petites.

Et si depuis j'ai changé comme je l'ai fait, c'est que j'ai voulu m'étourdir, elles m'ont tant crevé le cœur, toutes les deux !....

Sybil, l'excellente Sybil, se sentant déjà tout amollie, toute retournée devant les larmes et les cris de désespoir de Nadine.

France, au contraire, était aussi impassible que si elle n'eût rien entendu On eût même dit que, dans ses magnifiques yeux de saphir foncé, il y avait une légère nuance de dédain et d'ironie.

—Ne changeons pas la question, dit-elle avec son calme extraordinaire.

La proposition de M. de Combremont est à coup sûr très honorable pour ma sœur. Je sais qu'il lui est sympathique ; mais entre cette sympathie et l'idée de la prendre pour mari il y a loin, surtout pour un caractère comme celui de Thérèse. Oui, Sybil est sûre nous forons votre commission ; nous la ferons consciencieusement et loyalement.

Quant à influencer Thérèse pour forcer son goût, n'y comptez pas.

Mlle de Rochebelle n'osa pas insister.

On eût dit que France lui faisait peur.

Dans tous les cas, avec la seconde de ses filles, ce n'était pas comme avec Thérèse. Les conversations duraient peu et les scènes ne durait guère.

Dès que Mme de Rochebelle eut quitté la pièce, France s'approcha de Sybil :

—Tu sais, lui dit elle, ne parle pas de ces choses à Thérèse, laisse moi m'en occuper toute seule.

—Pourquoi ? lui demanda l'institutrice étonnée.

—Parce que, répondit la jeune fille. Plus bas, France ajouta :

—J'ai mon idée.

Sybil ne demanda pas laquelle.

Elle était habituée à la conduite quelque peu énigmatique de France, mais comme toujours la suite des événements avait donné raison à la jeune fille, miss Andrew, peu à peu avait pris l'habitude de faire plier sa volonté devant celle de son élève.

Une heure après, et lorsque France, ayant entendu sortir la voiture de coupé de Nadine, fut être de plus être dérangée, elle se rendit chez sa sœur.

Thérèse était seule.

Depuis la veille que s'était passée la scène des Invalides, c'est-à-dire depuis plus de vingt-quatre heures, Mlle de Rochebelle avait tout à coup lu dans son cœur, une grande peur était en elle, parce qu'elle avait pris une suprême résolution.

Oui, elle aimait André. d'un amour profond, absolu, éternel....tout on qu'elle avait appris ces derniers jours, on avait montré comme un être supérieur, absolument honnête et bon.....Elle l'avait choisi pour mari....

Oh ! elle savait bien qu'sa volonté serait combattue par sa mère d'abord, par son père naturellement, ensuite ; mais dans la vie particulièrement, quelque lumineux pour foudroyer un instant après Mme de Rochebelle de son mépris, à la plus légère excentricité de conduite de Nadine, tout cela lui semblait le fait d'une créature privilégiée, capable de choses exceptionnellement grandes, bonnes ou mauvaises.

—Celle-là n'est pas banale, se disait-il, et bien heureux sera celui qui éveillera son cœur !

André avait été le premier à remarquer la passion du jeune magistrat ; elle l'encouragea et un jour qu'il était dans un moment de désespérance absolue, elle lui parla la première des projets entre Thérèse et lui.

Mlle de Rochebelle faillit devenir fou de joie.

—Est-ce bien n'est possible ? murmura-t-il éperdu. Moi ! le mari de Thérèse !.. Qu'ai je donc fait pour être digne de ce bonheur-là ?....

Mme de Rochebelle eut un sourire énigmatique.

—Ne cherchez pas encore victoire, mon cher ami, dit-elle. Je désire vivement vous avoir pour fils ; mais